

Catherine Volpilhac-Augé

Plutarque  
*Vies parallèles*



Plutarque

## TRADUCTEURS

**T**RADUIRE PLUTARQUE après Amyot: gageure ou nécessité? Mais d'abord traduire d'après Amyot, comme on le fait en Angleterre: en 1579, c'est l'Amyot des Vies, et non Plutarque, que Thomas North donne en anglais (Londres, T. Vautroullier et J. Wight); de ce fait, Coriolan, Jules César, Antoine, deviennent partie du patrimoine anglais à titre de sources de Shakespeare; et la version que celui-ci a pu lire perdurera jusqu'en 1928 (Oxford, Basil Blackwell, après un reprint berlinois de l'édition de 1595, en 1878). C'est dire le rôle majeur d'Amyot «englished», concurrencé cependant par le Drydens's Plutarch, nom sous lequel sont connues les Vies données entre 1683 et 1686 par une équipe de quarante traducteurs choisis par le libraire J. Tonson (Londres, 5 vol.), comportant en tête une Vie de Plutarque composée par le poète. Celle fois, c'est bien le grec de Plutarque, auteur conçu comme «école de sagesse», que l'on traduit; l'ouvrage survivra jusqu'en 1934, avec pour concurrence la traduction des Langhorne, en 6 volumes, à Londres (1770). Il est donc prouvé qu'on peut traduire sans Amyot, ou à côté d'Amyot.

En France, il faut traduire contre Amyot: dès 1655, dans un Discours sur la traduction envoyé à l'Académie française, l'académicien Bachet de Méziriac en

avait suggéré les moyens, recensant les quelque deux mille fautes qu'il déclarait avoir trouvées chez l'illustre humaniste, et laissant en manuscrit (il devait mourir en 1638) la traduction de cinq des Vies (Romulus et César sans notes, Thésée, Numa, Fabius Maximus avec notes). Si l'idée était lancée, la réalisation devait se faire attendre; l'œuvre de l'abbé François Tallemant (Paris, J. Guignard, 1663-1665) et celle de La Serre (Paris, Veuve Bobin, 1681) devaient rapidement tomber dans l'oubli. En fait, c'est André Dacier (1651-1722) qui s'affirme comme le successeur d'Amyot en donnant les six premières Vies en 1694 – c'est alors un philologue reconnu, grâce à son édition de Festus dans la collection *Ad usum Delphini*, (1681), mais aussi un traducteur expérimenté (quoique critiqué) par les dix tomes de ses *Remarques sur les œuvres d'Horace* (1681-1689), la *Poétique d'Aristote* (1692), *Œdipe et Electre de Sophocle* (1692). Pour ce protestant converti à grand bruit en 1685, la traduction est un moyen de se faire un nom (l'année 1694 le voit aussi obtenir la place de garde de la bibliothèque du roi, avant qu'en 1695 il n'entre à l'Académie des inscriptions et à l'Académie française, dont il deviendra le secrétaire perpétuel). Admirateur inconditionnel de l'Antiquité, il se targue d'en faire connaître les œuvres majeures au public qui n'y a pas accès, et d'abord aux dames. Sa position officielle de traducteur patenté est encore plus solide en 1721, quand il dédie au futur Louis XV l'intégralité de sa traduction des Vies : il traduit ouvertement «contre» Amyot, dédaignant Méziriac dont il reprend les notes (à lui transmises par l'abbé Bignon), mais non la traduction, qui lui paraît sentir la province et dater d'une époque où la langue n'était pas encore perfectionnée, sans qu'elle marque un progrès réel par rapport à celle d'Amyot: «Il a raison quelquefois contre Amyot, et souvent tort.» C'est donc bien toujours à ce dernier qu'il faut revenir, pour lui reprocher, outre ses inexactitudes ou ses erreurs qui seront redressées, un «vieux langage», «obscur et désagréable», «dangereux pour les mœurs» car trop libre ou désormais chargé d'un sens déshonnête (éd. de 1721, Préface, p. VIII). Il était donc bien nécessaire, après un siècle et demi, de remplacer cette traduction.

En 1694, et plus encore en 1721, on n'est plus à l'âge des Belles infidèles: la traduction n'est plus une œuvre d'art, une séduisante créature, mais une servante appliquée à défaut d'être scrupuleuse, même si parfois elle devient une servante maîtresse ; il s'agit d'adapter l'auteur au goût du temps et au génie du français,

d'autant que Plutarque écrit mal, et qu'il a «plus de sens que d'élégance». Le traducteur doit donc intervenir pour remédier à des défauts propres au grec ou à l'auteur: «Je sépare, et je renverse même ses périodes quand elles sont trop embarrassées, ou que le génie de notre langue ne s'accommode pas de l'ordre qu'il a suivi. [...] J'adoucis des images trop fortes ou trop libres, que la chasteté de notre langue ne pourrait souffrir » (ibid., p. XXVIII). Et Dacier d'affirmer un principe d'économie: «ce n'est pas un vice que d'ajouter au texte ce qui est nécessaire, soit pour la clarté, soit pour la grâce, ou pour la force; mais c'en est un que d'y ajouter sans nécessité et mal à propos, comme Amyot l'a fait très souvent» (ibid., p. XXIX). Dacier, qui par ailleurs ne voue pas un respect superstitieux aux manuscrits et préfère se fier à son jugement, trouve avec Plutarque l'occasion d'un véritable manifeste de l'art de traduire. Ses contemporains ont surtout vu en lui un traducteur plat, voire balourd: «Son style est celui d'un savant sans chaleur et sans vie» (Chaudon, Nouveau Dictionnaire historique, 4<sup>e</sup> édition, 1779, art. «Dacier»). Quel est le public visé par Dacier? Essentiellement la jeunesse (même s'il déclare avoir fait œuvre utile pour les savants eux-mêmes, qui y trouveront des éclaircissements ou des compléments d'information), et c'est affirmer d'emblée la portée morale de l'ouvrage, qui éclatait aussi dans la dédicace au jeune prince: il convient de «donner les raisons de beaucoup de principes de morale et de politique qui [...] sont proposés » par Plutarque (ibid., p. XLVI), mais sans suivre aveuglément ce païen ignorant des vrais principes, qu'il faut exposer dans toute leur vérité: «Surtout je m'attache à expliquer ses sentiments pour en faire sentir la beauté, ou pour en faire connaître le défaut, lorsqu'ils ne sont point conformes aux véritables règles qui nous sont aujourd'hui mieux connues, et je prends la liberté de le combattre dans tous les endroits où il paraît qu'il s'est trompé» (ibid., p. XLII). Si le Plutarque d'Amyot était héroïsé, celui de Dacier, soigneusement revu et corrigé, est hautement moralisé. La traduction de Dacier, plusieurs fois rééditée jusqu'en 1778, règne quasi fatalement dans les bibliothèques durant tout le XVIII<sup>e</sup> siècle, mais elle est remplacée en 1798 par un travail qui sera régulièrement réédité ou réimprimé pendant plus d'un demi-siècle, celui d'un pédagogue, l'abbé Dominique Ricard (Paris, C. Pougens), qui ne devait jamais entrer à l'Académie des inscriptions, bien qu'il ait traduit les *Œuvres morales* dès 1783. Ricard se définit par rapport à Dacier (Amyot, dont on rappelle toujours les «grâces du

style», appartient cependant désormais à la préhistoire) et se vante d'être plus exact, et surtout plus fidèle. Dacier s'était distingué d'Amyot en conservant «les anciens noms des peuples, des dignités, des charges, parce que les noms d'aujourd'hui n'y répondent point du tout, et que c'est travestir les Anciens que de les habiller ainsi à la moderne» (Préface, p. XXXVII), ce qui constituait en effet une nouveauté majeure, mais il n'avait pu se résoudre à transcrire tels quels les noms des mois grecs ou les dates romaines; Ricard affirme modestement son originalité en les conservant, ainsi qu'en actualisant les évaluations financières ou les mesures. Il indique ainsi que sa lecture de Plutarque est d'ordre historique, ce qui apparaît à un autre niveau puisque les *Vies* révèlent le plus intime des personnages: «On connaît souvent mieux un homme par un trait, par un mot qui lui échappe, que par un grand nombre de faits de sa vie publique » (Préface). Avec ce Plutarque, le XVIII<sup>e</sup> siècle finissant concilie harmonieusement histoire secrète et histoire édifiante, traditionnellement opposées l'une à l'autre. Sa traduction, qui se veut plus proche du texte, est sans doute celle d'un homme marqué par la Révolution (sur ce point, voir l'article de J.-L. Quantin, «Traduire Plutarque d'Amyot à Ricard. Contribution à l'étude du mythe de Sparte au XVIII<sup>e</sup> siècle », *Histoire, Économie et Société*, 1988, 2, p. 243-259), mais surtout elle répond à d'autres exigences du traducteur; l'interventionnisme caractéristique de Dacier, présent dans le texte ou dans des notes particulièrement envahissantes, n'est plus de mise, mais il est plus sournois: les « amants » d'Alcibiade deviennent des « amis » ou des « adoreurs », et les liens instaurés par Lycurgue entre les jeunes Spartiates n'ont rien que d'innocent. En ce domaine, et quoi qu'on en ait dit, Dacier est infiniment moins timoré que l'abbé Ricard.

Cette tendance n'est évidemment pas propre à Ricard, d'autant que se multiplient bientôt les éditions destinées à la jeunesse. Mais le XIX<sup>e</sup> siècle se caractérise surtout par une préférence marquée pour l'anthologie, au détriment de l'œuvre complète, ce qui autorise notamment la reprise des traductions de Ricard, qui perdurent sous cette forme jusqu'à l'extrême fin du siècle : on sépare les Grecs des Romains (alors que Dacier aimait tant les comparaisons qu'il avait composé celles qui manquaient), on en donne des extraits, de « beaux traits », comme dans ce *Plutarque de l'enfance, ou Maximes et traits historiques* (Lyon, 1812), ou on publie chaque vie séparément, ce qui permet un palmarès: Alcibiade et Flamininus

loin derrière Aristide, Solon, Démosthène, César et Cicéron... Plutarque disparaît alors derrière son sujet, réduit à une figure pieusement élevée sur son piédestal. L'époque de Ricard, c'est-à-dire le tournant du XVIII<sup>e</sup> et du XIX<sup>e</sup> siècle, coïncide avec une multiplication des traductions européennes des *Vies*, avec celle de Girolamo Pompei en Italie (1772-1773), tandis qu'on voit paraître les premières traductions en néerlandais et en danois, et qu'en Allemagne celle de Kaltwasser succède enfin à celle de Boner (1541) ; il faudra encore attendre le milieu du XIX<sup>e</sup> siècle pour voir renouvelées les traductions en espagnol, et pour que voie le jour (essentiellement en extraits) un Plutarque croate, tchèque, et même islandais (*Saga Scipions*, 1858).

Ainsi, avant l'âge de la traduction « scientifique » et universitaire et le retour d'Amyot, consacré par la « Bibliothèque de la Pléiade », la France est le pays qui aura connu la plus belle floraison de traductions. Celles-ci se distinguent évidemment par leur degré de précision, d'exactitude ou de fidélité (chaque époque prétendant à la fidélité mais par des voies chaque fois différentes, définissant ainsi un art de traduire qui lui est spécifique), mais surtout par une vision particulière de l'écrivain, lui assignant ainsi chaque fois une fonction nouvelle.

---

Source : Plutarque, *Vies parallèles*, trad. d'Anne-Marie Ozanam, 2001, Quarto Gallimard, p. 2105-2108.